

## Études d'histoire religieuse



Dominique Marquis, *Un quotidien pour l'Église, L'Action catholique, 1910- 1940*, Montréal, Leméac, 2004, 220 p. 23 \$

Josette Brun

Volume 71, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006618ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006618ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

### ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Brun, J. (2005). Compte rendu de [Dominique Marquis, *Un quotidien pour l'Église, L'Action catholique, 1910- 1940*, Montréal, Leméac, 2004, 220 p. 23 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 71, 117–119. <https://doi.org/10.7202/1006618ar>

direction du *Canada* – l’auteur nous incite à comptabiliser les habiles percées opérées subséquemment par les nouveaux « libéraux modérés » – les Raoul Dandurand, les Athanase David – dans les anciens châteaux forts cléricaux des bibliothèques, des institutions culturelles et d’enseignement supérieur.

Enfin, dans la poursuite des avancées progressives du libéralisme dans les chasses gardées de l’Église, l’auteur met en relief – avec le départ précoce mais certes prévisible d’un Olivar Asselin et d’un Jules Fournier de la première équipe du *Devoir* – l’émergence de deux nationalismes parallèles. Celui, majoritaire, d’Henri Bourassa et de « l’école du *Devoir* » qui choisit la fidélité prioritaire à l’Église et se perpétue jusqu’à l’orée de la Révolution tranquille. Celui, minoritaire, incarné par Asselin et Fournier, bien ancrés tous deux dans la tradition libérale. C’est vraisemblablement ce « deuxième nationalisme » issu de la tradition libérale et maintenu en lisière jusque là, qui s’affirmera plus tard et finira par dominer la scène à la faveur de la « sécularisation de velours » des années 1960.

Dernière nuance que j’apporterais au terme de cet impressionnant survol de nos idéologies : l’apparition et les premières avancées du mouvement féministe québécois, durant la période étudiée ne sont pas redevables au seul courant libéral. En 1906, les deux co-fondatrices de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste étaient Caroline Béique, épouse du très libéral François-Liguori Béique, mais aussi Marie Gérin-Lajoie, née Lacoste, militante issue et associée à deux lignées familiales indubitablement conservatrices.

Il n’est pas exceptionnel, dans le Québec d’alors, de voir ainsi certaines percées significatives opérées par l’aile plus progressive d’un mouvement traditionnel. L’évolution du syndicalisme québécois, à la même époque, est là pour en témoigner.

Hélène Pelletier-Baillargeon  
Montréal

Dominique Marquis, *Un quotidien pour l’Église, L’Action catholique, 1910-1940*, Montréal, Leméac, 2004, 220 p. 23 \$

Cet intéressant ouvrage de Dominique Marquis, tiré de la thèse de doctorat de l’auteure, traite de la presse quotidienne catholique au Québec pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. L’analyse porte plus précisément sur *L’Action catholique* et, par son questionnement, se situe au carrefour de l’histoire de la presse et de l’histoire religieuse. L’auteure choisit en effet « un moment précis de l’histoire de l’Église et de la presse : celui de leur rencontre au XX<sup>e</sup> siècle, alors que la presse est devenue presse d’information et média de masse et que l’Église n’a pas modifié fondamentalement

ses objectifs dans la société ». Elle souhaite examiner « comment l'Église s'est insérée dans la presse au XX<sup>e</sup> siècle ». Marquis observe l'évolution du quotidien catholique sur une période de trente ans, ce qui lui permet de présenter une image plus nuancée de l'Église catholique que celle que lui a jusqu'à maintenant réservée une historiographie centrée sur la presse ultramontaine du siècle précédent. Elle montre la capacité d'adaptation de l'institution face aux transformations de la société et de la presse au tournant du siècle.

La nouvelle mission d'action sociale que s'est donnée l'Église pour faire face aux conditions de vie difficiles qu'entraînent l'industrialisation, l'urbanisation et l'immigration, passe notamment par la presse catholique. Et celle-ci apprendra, au fil des décennies, à utiliser de façon de plus en plus efficace le modèle désormais dominant du journal quotidien d'information, tout en ne dépassant pas certaines limites. La réticence des dirigeants de *L'Action catholique* face à la publication de faits divers et de nouvelles sportives s'atténue mais la sobriété et le bon goût demeurent la règle. L'entreprise catholique sollicite les annonceurs comme les autres journaux dépendant de cette manne publicitaire pour augmenter leurs tirages mais refuse de publier les annonces de boissons alcoolisées ou de marchands juifs. Elle applique de plus en plus les règles modernes de hiérarchisation de l'information et de mise en page à la une (présentation plus aérée, gros titres, illustrations) sans sombrer dans le jaunisme. L'information religieuse y a toujours la cote mais son importance s'amoindrit, proportionnellement. Le modèle de communication à sens unique de la presse d'opinion fait donc place à celui, bidirectionnel, du système de la presse quotidienne d'information, où l'on doit tenir compte des attentes des lecteurs.

Ces efforts valent à *L'Action catholique* un succès certain dont témoigne l'augmentation des tirages, qui lui permet de diffuser largement ses idées et ses valeurs, en opposant notamment sa conception de la justice sociale à celles du capitalisme et du socialisme. L'appui financier de l'Église, et plus tard du parti de l'Union nationale, sont cependant indispensables à sa survie. Si ses principes la privent de certaines entrées d'argent dont bénéficient ses concurrents, elle profite, en matière de ressources humaines, de l'important réseau de l'Église catholique et de l'apostolat de ses membres.

Cette étude apporte par ailleurs une contribution importante à l'histoire des médias québécois, toujours embryonnaire, en s'intéressant à des aspects méconnus de la presse catholique quotidienne, dont on a surtout analysé jusqu'à maintenant le contenu idéologique. Les particularités de l'entreprise catholique relevées par l'auteure ne permettent plus de considérer la presse d'information comme un phénomène médiatique homogène, centré essentiellement sur des visées commerciales et « marquée au fer » par les principes d'objectivité et de neutralité.

Marquis situe avec brio la pièce de résistance de l'action médiatique de l'Église catholique dans le contexte socioéconomique, religieux et médiatique du tournant du siècle. Elle décrit dans un style clair et précis l'impact de l'industrialisation et de l'urbanisation sur la société canadienne-française, les nouvelles stratégies de l'Église catholique pour faire face à ces « fléaux », le passage d'une presse d'opinion à une presse d'information, la diversité de la presse religieuse. Les lecteurs non spécialisés y trouveront particulièrement leur compte dans les deux premiers chapitres portant sur l'Église du XX<sup>e</sup> siècle et la presse catholique au Québec. Les historiens de la religion et de la presse apprécieront la richesse de la réunion de ces deux champs dans les chapitres sur le degré d'intégration du quotidien au « système des journaux d'information » au fil des décennies, et sur les stratégies de financement du journal.

La comparaison des pratiques journalistiques, de la mise en page et de la publicité de *L'Action catholique* et de ses contemporains *La Presse* et *Le Soleil*, représentant par excellence de la presse d'information d'alors, est très pertinente. Elle aurait cependant mérité un traitement plus systématique, puisque le volet comparatif est parfois absent du propos. L'ajout de tableaux aurait par ailleurs facilité la compréhension de l'importance de certaines rubriques selon les journaux. L'auteure s'attarde peu sur la méthode, ce qui décevra seulement les spécialistes qui devront consulter la thèse pour en savoir plus long. Ils et elles regretteront peut-être les nombreuses récapitulations ainsi que le petit nombre de pages de cet excellent ouvrage. Ce dernier relève néanmoins avec succès le défi lancé par Roy et de Bonville dans leur bilan historiographique de la presse québécoise (*Recherches socio-graphiques*, vol. XLI, no 1, 2000) : « considérer la presse en elle-même et pour elle-même, et non comme une source commode de renseignements », « ramener [...] toutes les observations sur la presse au contexte sociohistorique de celle-ci », et « garder à l'esprit que les paramètres (c'est-à-dire les producteurs de messages, les messages eux-mêmes et leurs destinataires) ne jouent pas indépendamment les uns des autres » (p. 45).

Josette Brun  
Département d'information et de communication  
Université Laval

Pierre Hébert (avec la collaboration d'Élise Salaün), *Censure et littérature au Québec. Des vieux couvents au plaisir de vivre, 1920-1959*, Montréal, Fides, 2004, 255 p. 30 \$

Après avoir exposé, dans un premier tome, l'histoire de la censure ecclésiastique de l'imprimé au Québec (*Le livre crucifié, 1625-1919*, Montréal,